

Claire BOVYN

De l'autre côté de l'ennemi

De l'autre côté de l'ennemi

Dépôt Copyright 5CJX1G4 (24 Avril 2016)

A ma petite mamie rêveuse...

Prologue

Lorsque ma grand-mère est partie, nous avons dû nous atteler à la tâche du tri. Elle vivait dans le même appartement parisien depuis soixante-cinq ans, depuis la fin de la seconde guerre. Et comme tous ceux qui ont connu cette période sombre, elle conservait tout. Pour ne pas subir le manque cruel des choses les plus simples. Nourriture, tissu, cartons, bougies, savons...et chaque tiroir vidé nous révéla chacune des petites réserves qu'elle avait accumulées année après année. Dans certains endroits plus cachés, des parties de meubles dont nous ne soupçonnions même pas l'existence, nous trouvâmes aussi ses souvenirs...

Ma grand-mère n'avait jamais été une femme bavarde, préférant griffonner sans bruit son cahier de mots croisés devant elle ou regarder par la fenêtre, assise et le menton dans une main, comme si elle attendait quelqu'un. Je l'avais toujours connue seule et arborant cette posture rêveuse. Les mots parcimonieux, l'absence de photos anciennes participaient à taire son histoire et je me demandais souvent quelle raison la poussait ainsi au silence et à l'isolement. Mais je la respectais bien trop pour tenter de trouver de son vivant la clef de ce mystère.

Aussi lorsque se dévoila à nous la première boîte, remplie de vieilles photos en noir et blanc aux bords crénelés, mon père et moi retînmes notre souffle. Sur certaines, un petit garçon blond dans des habits de laine souriait à différents âges, s'accrochant parfois à la silhouette fine et gracieuse de sa mère. Mon père ne les avait jamais vues et commença par sourire en se revoyant si jeune. Mais avec les autres clichés, son visage, et sans doute le mien, se figea dans un masque de doute et d'interrogations. Il y eut d'abord un couple de mariés, pris devant une petite maison que nous ne connaissions pas. La date esquissée au crayon bois au dos du papier figeait l'année 1921. Mais elle n'était accompagnée d'aucun nom. Puis nous tînmes entre nos doigts une image de ma grand-mère, jeune, en aube de communiant. Je ne l'avais jamais vue autrement que marquée par les années. La voir à l'aurore de son adolescence, dans ce blanc immaculé et sous cette couronne de fleurs, me fit penser à une poupée de porcelaine finement exécutée. Je réalisai qu'elle avait été belle, belle comme un ange aux boucles claires. Mon père caressa, ému, le papier vieilli. Avides, nous regardâmes s'il y avait d'autres surprises comme celle-ci. Mais il n'y avait plus qu'une demi-photographie, une paire de jambes d'homme. Elle semblait avoir été déchirée par la rage. Nos mains fébriles tâtèrent le fond de la boîte en quête d'un visage. Mais il n'y avait rien. Qui était-il ? Et quel était le lien que ce couple entretenait avec ma grand-mère ? Mon père se rappela soudain d'une vieille dame qu'ils avaient vue avec sa mère lors d'un voyage décidé à la hâte pour la Bretagne. Elle s'était présentée comme sa grand-mère et avait longuement pleuré en revoyant celle qu'elle appelait sa fille. Il ne l'avait jamais

recroisée après ce bref séjour dont il se rappelait surtout l'hôtel humide sur le front de mer et la chambre nue où résonnait l'effrayant bruit des vagues à marée haute. Ils étaient repartis aussi vite qu'ils étaient arrivés. Mon père approcha le couple de jeunes mariés près de lui. Les souvenirs étaient brouillés et lointains, mais il trouva que la jeune mariée sur la photographie ressemblait beaucoup à cette femme croisée là-bas derrière son rideau de larmes. Se pouvait-il que nous tenions entre nos mains nos grands-parents et arrière-grands-parents ?

La seconde boîte contenait des correspondances diverses. Nous n'osâmes pas y glisser nos doigts, certains feuillets à demi ouverts révélant déjà des confessions intimes. Même si ma grand-mère n'était plus là, nous ne souhaitions pas violer ce qu'elle avait toujours voulu garder hors de notre portée. Les deux boîtes glissèrent avec d'autres cartons d'affaires. La curiosité aiguisée, nous continuâmes de ranger avec fébrilité, nous surprenant même à secouer les pages des innombrables livres et les vêtements sagement pliés pour y découvrir cette tête qui nous manquait. Mais nous ne trouvâmes rien en dehors de quelques bijoux démodés et de vieilles cartes postales envoyées lors de nos vacances familiales. Et puis vint le moment où il fallut sortir les meubles pour les poser sur le trottoir à attendre l'estafette. Mon frère, Thomas, vint nous rejoindre à cette étape pour apporter ses bras et sa stature d'athlète à cette tâche fastidieuse. Lorsqu'ils poussèrent le lit sur la tranche pour mieux le sortir de la chambre, nous trouvâmes calée dans le sommier une minuscule boîte de fer blanc. Elle était accrochée à l'aplomb de l'oreiller où ma grand-mère posait sa joue. Je la détachai doucement et l'ouvris. Des bribes de poèmes et une photographie tombèrent aussi légèrement que des feuilles d'automne. Une famille, un jeune homme marqué d'un point d'encre sur la poitrine. Ces cinq visages sans nom ni date semblèrent nous défier. Nous scrutâmes l'image à la recherche d'un indice et ce fut la couverture d'un livre sur une étagère en arrière-plan. Le titre était en allemand. En chœur, nous levâmes les yeux vers la caisse à bibelot qui contenait une petite horloge de bureau dont les noms de mois et de jours étaient dans cette même langue d'Outre-Rhin. Y-avait-il un lien entre celui fixant l'objectif et cet objet auquel ma grand-mère tenait sans jamais nous en avoir dit la raison ? Le temps resta suspendu quelques secondes et le devoir reprit son cours sous la forme stridente d'une sonnerie de téléphone. L'organisme de déménagement arrivant au bout de la rue, il fallut achever d'emmener les meubles ailleurs. Et les cartons autour desquels commençaient à se répandre un parfum de mystère partirent avec eux.

Beaucoup de questions flottèrent les jours qui suivirent. L'homme sans visage, l'Allemand contre la joue de ma grand-mère pour l'accompagner chaque nuit, et l'absence de mot sur mon grand-père Henri. Mes grands-parents s'étaient séparés à peine huit ans après leur mariage. Mais ne pas voir une photographie de leurs premières années ou de mon père près du sien était semblable à un coup de gomme sur un papier. Un trait tiré pour l'effacer complètement, comme s'il n'avait jamais existé. Grand-père était parti trois ans plus tôt lui aussi, de son côté et sans crier gare. Il ne pouvait donc

apporter aucune réponse à ce blanc tracé par sa première épouse ni nous éclairer sur l'une des autres broderies de silence qu'elle avait tissées autour de sa propre existence. Nous restâmes sur notre faim. Mais mon père refoula le désir de creuser son histoire et celle de sa mère. Peut-être sentait-il qu'il fallait jouer de prudence avec le passé. Respectant son vœu, mon frère et moi laissâmes ces découvertes étranges avec les maigres souvenirs de notre grand-mère, rangés dans une armoire et rendormis.

Et puis il y eut un jour où tout revint, inattendu comme l'une de ces visites inopinées dont rêvait ma grand-mère. Avec mon compagnon, Martin, nous étions descendus à Nice pour les vacances. Il y avait eu le marché à quelques mètres de nous et malgré les étals presque vides, une animation joyeuse s'attardait encore. Au milieu, une femme âgée était assise sur un banc. Elle porta une main à sa poitrine et se leva à l'aide d'une canne. Marchant avec peine vers moi, je crus qu'elle se sentait mal et m'avançais à sa rencontre.

Malgré sa vieillesse, je remarquais le reste d'un élégant port de tête, des boucles d'oreilles, la trace d'un crayon sur les sourcils et la marque de rouge sur ses lèvres. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant le soin que cette femme s'apportait encore tant il était semblable à la manière dont ma grand-mère s'était toujours apprêtée. Elle me dévisagea alors que je lui tendais une main pour l'aider.

« Vous lui ressemblez tant, mademoiselle...Il est impossible que je me trompe. »

Elle dressa sa paume pour agripper mon poignet.

« Votre grand-mère s'appelait Célestine n'est-ce pas ? Nous étions jadis les meilleures amies du monde. Nous pensions, assises sur notre roche battue par les flots de la marée montante, que rien, ni personne, ne pouvait nous séparer. »

Je frémis en entendant ce prénom qui était bien le sien. Personne ne m'avait dit que je lui ressemblais. Et je n'en pensais pas moins. Je trouvais que je ne ressemblais à personne de la famille du reste. J'exprimais ma surprise envers cette inconnue. Mais celle-ci continua.

« Je m'appelle Léonie. Léonie Tovel à l'époque où votre grand-mère m'a connue...Mais ce n'est pas à elle que vous ressemblez. C'est à votre grand-oncle Étienne. Vous avez ses yeux. »

Mon aïeule n'avait pas de frère. Je m'excusais auprès de cette femme. Elle devait faire confusion avec une autre.

« Je ne me trompe pas jeune fille. Vous êtes la petite-fille de Célestine Cadic. »

À ce nom sec et dur comme un roc breton, je sentis mon cœur se comprimer. Je regardais furtivement Martin. Grand-mère était partie, une année plus tôt. À cette nouvelle, la vieille dame se mit à pleurer en silence.

« Elle m'a tant manqué...Je ne l'ai plus revue depuis le début de l'automne 1952. Je passais à Paris et je voulais partager des nouvelles. Elle est venue au rendez-vous en tenant par la main un tout petit enfant blond comme un ange. Lorsqu'elle m'entendit murmurer le nom de celui avec qui j'avais scellé

ma vie, j'ai vu la douleur sur elle se peindre. Elle m'a dit qu'elle aussi s'était mariée et elle est partie. Pour toujours. »

Ma grand-mère n'avait eu qu'un enfant. Mon père. Les lèvres entrouvertes et l'attention soudain captée, je bégayais. Je désirais l'entendre parler plus. Agitant sa canne pour désigner la place fréquentée, elle murmura une adresse parmi les rues voisines en m'invitant à la rejoindre pour le thé. Me croiser ici, au détour d'une place, ne pouvait pas être un hasard. Elle voyait là un signe, elle qui avait tant espéré pouvoir demander enfin pardon. La vieille femme essuya une larme et je la regardais partir de son pas hésitant.

Qui était cette amie d'enfance dont ma grand-mère n'avait même jamais cité le nom ? Quel poids semblait l'accabler ainsi ? L'après-midi venant, je frappai à la porte de Léonie Trovel, déchirée entre l'impatience de la découverte et la peur d'une sombre déception. Pénétrant son intérieur d'une élégance fanée et figée plus de trente ans en arrière, je pressentis soudain que je ne ressortirais pas indemne. Lorsqu'elle fut assurée que Martin et moi étions bien installés dans le canapé, elle se laissa choir dans un grand fauteuil attendant. Sa canne pointa une photographie au mur.

« Voici mon époux. Egon Westhof. Il était le capitaine de la dernière compagnie de la Wehrmacht à avoir occupé notre village de Sainte-Odile en Bretagne. Mon père était un des rares à avoir encore l'autorisation de pêcher pendant l'Occupation. Et c'était moi qui, régulièrement, amenais les livraisons à la Villa Albatros où stationnaient les officiers. Egon venait de la mer du Nord. Il adorait le poisson et venait en cuisine vérifier la marchandise à chaque fois. C'est ainsi que je l'ai connu, aussi saugrenu que cela puisse paraître. Il a commencé à m'offrir du savon parfumé pour mes mains abîmées, puis il m'a proposé de l'entendre au piano et de fil en aiguille...je suis restée chaque fois plus longtemps. Au départ, il y eut la peur de fâcher un Allemand gradé. Ensuite, il y eut les avantages que cela procurait à mes parents et les rendaient plus heureux. Enfin et surtout, il y eut le cœur. Éperdument. »

J'aidais Léonie à servir la lourde cafetière et vis alors dans ses yeux des larmes. Elle mit plusieurs minutes de silence à son récit.

«À la libération, j'ai fait partie de ces gens sur lesquels passer sa haine et sa jalousie...Votre grand-mère et ses parents ont été les seuls à ne pas avoir mis leur grain...les seuls à ne pas avoir frappé ni craché. Je fus même priée de partir. Elle fut là aussi pour me dire au revoir lors de mon départ vers une nouvelle vie à Paris. Et puis un an plus tard, comme un de ces tours que sait faire le destin, mes pas tombèrent sur les siens. Célestine avait trouvé un travail dans un restaurant grâce à une connaissance de Paul Mahé, l'un des médecins de notre village. Elle ne voulait plus de Sainte-Odile, elle rêvait d'autre chose. Je ne demandais rien, trop heureuse de renouer ce lien détruit par les années de guerre. Marchant à travers les rues de la Capitale pour rattraper ce temps qui nous avait été volé, serrant jour après jour nos coudes pour nous reconstruire, nous nous sommes progressivement tout

dit. Nous ne voulions plus voir un secret jeter entre nous son ombre. En 1949, j'ai entendu à la radio ce Jean Monnet parler d'une possible union avec l'Allemagne et j'ai vu un signe. J'ai décidé de laisser tout, ma minable chambre de bonne parisienne, ma modeste position de femme de chambre et Célestine, ma précieuse amitié retrouvée à l'automne 1945. Tout, pour retrouver Egon. Cela fut un parcours du combattant, mais j'y suis parvenue. Formidablement, comme un film de cinéma. Nous sommes venus ici à Nice et avons enfin écrit notre histoire sans entraves... »

Léonie fit une courte pause pour absorber une gorgée brûlante de café.

« Je sais bien que c'est pour cela qu'elle n'a plus voulu me voir ni m'écrire. Me savoir au bras d'un Allemand ayant occupé et opprimé le village...M'imaginer avec celui qui lui avait tout pris. Je ne compris votre grand-mère que trop bien. À sa place, j'en aurai fait autant d'une amitié comme la mienne. En épousant l'homme que j'aimais, je bafouais toute cette confiance qu'elle avait remise en moi lors de nos retrouvailles parisiennes. »

Fermant les yeux, je me remémorai la photographie familiale trouvée sous le sommier de ma grand-mère et l'horloge allemande sur sa commode. J'interrogeais Léonie d'une voix hésitante. Était-ce cet Egon que l'on voyait pointé d'un coup de crayon ? Et pendant que les images se créaient du fond de ma mémoire, j'entendis la vieille femme commencer le récit d'un être que je croyais connaître et dont j'ignorais tout. Célestine Cadic.